

Jeanne Sabourin a joué le rôle d'avocate de nos artistes

Marie-Élisabeth Brunet

Number 86, March 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42111ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Brunet, M.-É. (1996). Jeanne Sabourin a joué le rôle d'avocate de nos artistes. *Liaison*, (86), 6–8.

Jeanne Sabourin

A JOUÉ LE RÔLE D'AVOCATE DE NOS ARTISTES

Après presque seize ans à la tête du Bureau franco-ontarien du Conseil des arts de l'Ontario, Jeanne Sabourin a pris une retraite bien méritée en novembre dernier. *Liaison* l'a rencontrée et a dressé un bilan de son expérience au CAO.

par Marie-Élisabeth Brunet

Au départ, vous croyiez vous engager pour cinq ans, mais l'aventure aura duré presque seize ans. Qu'est-ce qui explique cette longévité ?

N'ayant jamais travaillé à l'intérieur d'une boîte gouvernementale, je pensais qu'en cinq ans je pourrais faire beaucoup de choses. Je me suis rendue compte, une fois à l'intérieur, que ça prend plus de temps, surtout si on veut amener les autres avec soi. Et dans ce cas-là, il fallait travailler non seulement à l'interne, mais aussi avec les artistes et avec toute la communauté franco-ontarienne.

Vos prédécesseurs — Richard Casavant et Gaston Blais — avaient donné ses assises au Bureau franco-ontarien. Qu'est-ce qui vous paraissait important ou urgent de faire à votre arrivée ?

Dans les années 1970, Richard Casavant surtout avait fait un énorme travail d'animation et de dépistage dans la communauté, notamment avec des projets comme *Opération Ressources*. C'était l'époque où on semait à tout vent, où les projets se multipliaient. Nos artistes étaient pour la plupart des jeunes à leurs débuts. Or dans les années 1980, nous commençons à avoir bon nombre d'artistes professionnels avec du métier. Mais il n'existait pas grand chose pour appuyer leur démarche artistique et leur cheminement professionnel. J'ai donc joué davantage le rôle de rassembleur, c'est-à-dire que j'ai encouragé les artistes à se regrouper entre eux, par discipline, pour se donner les services et développer les expertises dont ils avaient besoin.

C'est pourquoi le Bureau franco-ontarien (BFO) a organisé des activités comme le Colloque des auteurs à Sudbury, la Rencontre des créateurs à Timmins, le Colloque des arts visuels à Toronto et, une année, dans le cadre de Contact, la Rencontre chanson-musique. C'était autant d'occasions pour les artistes de se pencher sur leur métier et leur démarche artistique et essentiellement c'est ce qui a donné vie aux organismes de service qui se sont organisés l'un après l'autre dans les années 1980.

Vous étiez vous-même issue du milieu théâtral, et les artistes des autres disciplines, les arts visuels notamment, vous ont reproché de favoriser le théâtre et les arts de la scène. Est-ce un reproche fondé ?

Je sais que certaines personnes ont eu cette perception même si de mon côté je n'ai jamais voulu favoriser un domaine plus qu'un autre. La première chose à dire, et je l'ai dite aux artistes eux-mêmes, c'est que le rôle du Conseil des arts de l'Ontario n'est pas de mettre sur pied des choses pour eux mais plutôt d'encourager et d'appuyer leurs initiatives. Il fallait qu'au départ, ça vienne d'eux. Or, au début des années 1980, le théâtre était nettement plus développé en terme de structures. De plus, comme il existait un Bureau des arts visuels, le BFO se concentrait davantage sur les disciplines où la langue joue un rôle important. Les choses ont quand même évolué, et c'est le BFO qui a éventuellement financé BRAVO (Bureau des regroupements des artistes visuels de l'Ontario). Et jusqu'à mon départ, j'ai con-

tinué à travailler pour que le Bureau des arts visuels offre davantage de services en français, car il y a des lacunes de ce côté.

Dans le domaine de la chanson, le BFO a tout de même réussi à mettre sur pied des programmes spécifiques aux Franco-Ontariens en dépit de l'existence du Bureau de musique.

Oui, pour deux raisons. Le Bureau de musique ne faisait rien dans le domaine de la chanson et notre argument choc était que la chanson était avant tout axée sur la langue. Plus tard, le Bureau de musique a ouvert la porte à autre chose que la musique dite « sérieuse » en s'inspirant du programme que nous avons créé. Il faut dire aussi que notre programme a beaucoup évolué puisqu'il comporte maintenant une aide à la production de disques et par conséquent à la diffusion.

Justement, la diffusion a toujours été une de vos grandes préoccupations et pourtant on a l'impression que les artistes se butent aujourd'hui aux mêmes problèmes qu'il y a vingt ans pour se faire connaître et diffuser leurs produits.

Hélas oui. Le problème demeure entier. Et ça me désole de constater que des spectacles comme *Le Chien* de Jean Marc Dalpé ou encore la reprise du *Nez* par le Théâtre de la Vieille 17 n'ont à peu près pas joué en Ontario même s'ils ont connu le succès au Québec et en France. J'en arrive à deux constats : d'abord, le marché franco-ontarien est trop petit pour faire vivre à lui seul nos artistes. Ils doivent déborder ailleurs. Deuxièmement, il existe une trop grande distance entre les artistes et l'ensemble de la communauté franco-ontarienne. Je ne sais pas quelle est la solution à ce problème, mais il me semble qu'il faudrait contextualiser davantage les œuvres de nos artistes pour les rendre plus accessibles. Comment ? Voilà toute la question. Il me semble que depuis deux ou trois ans, Radio-Canada et TFO font connaître nos artistes un peu plus. Mais ce n'est pas assez. Selon moi, il faudrait resserrer les liens entre les structures — écoles, centres culturels, organismes artistiques, etc. — que nous nous sommes données comme communauté. Par exemple, quand un artiste est invité par un organisme à donner son spectacle dans une localité, il

faudrait qu'en même temps il soit reçu dans les écoles, qu'il donne un atelier dans le centre culturel... Nous avons créé des structures nombreuses, un peu en parallèle à celles des anglophones, mais sans avoir les nombres pour les soutenir. Peut-être la situation économique nous obligera-t-elle à mettre en commun nos ressources et nos services. C'est une question de survie.

Dans le contexte économique et politique actuel, quel avenir voyez-vous pour le BFO et la création artistique franco-ontarienne ?

L'essentiel, face à un gouvernement qui accorde peu d'importance aux arts, c'est de maintenir le plus possible l'autonomie du Conseil des arts. Il faut aussi plus que jamais que le CAO protège les plus petits et les plus créateurs et qu'il assure aussi une relève. Mais les choix vont être difficiles et certains joueurs tomberont sûrement en cours de route. Par contre, je crois que les artistes sont ceux qui sont le plus capables de survivre car ils ont toujours eu l'existence maigre et ils ont l'imagination pour trouver des solutions.

Quand vous regardez vos seize ans au BFO, qu'est-ce qui vous fait le plus plaisir ?

C'est de voir que nos artistes sont maintenant sur la place publique, qu'ils obtiennent la reconnaissance qu'ils méritent par leurs réalisations, leurs tournées, les prix qu'ils remportent. Dans les années 1980, je pense qu'on a arrêté de voir les artistes franco-ontariens comme de pauvres minoritaires pour reconnaître plutôt leur valeur comme artiste. Si j'ai pu contribuer un peu

à ça en soutenant leur démarche artistique, je suis comblée.

Fonctionnaire ou politicienne : qu'est-ce qui décrit le mieux la façon dont vous avez joué votre rôle ?

Certains artistes répondraient que j'ai été la « mère » et je ne le contesterais pas... (rires). Chose certaine, je ne me suis jamais définie comme fonctionnaire. Plutôt une avocate ou même, oui, une politicienne car il fallait un certain flair pour me tricoter un chemin et amener tout le monde dans la même direction. J'ose espérer qu'il



Jeanne Sabourin : Il existe une trop grande distance entre les artistes et la communauté franco-ontarienne.

y avait aussi en moi quelque chose d'une artiste, assez en tout cas pour bien comprendre les préoccupations de ceux et celles pour qui je travaillais.

Et maintenant, est-ce qu'on verra davantage le côté artiste de Jeanne Sabourin ?

Je me suis accordée six mois de repos, de recul, le temps de bien me déprogrammer, de vivre sans horaire et sans contraintes d'aucunes sortes. Après je verrai. Je veux laisser les choses remonter à la surface... peut-être faire un peu d'écriture...

Et le théâtre? Est-ce qu'on vous reverra en scène ?

Je ne sais pas. Peut-être que j'aurai des réponses quand mes six mois seront terminés...

L'ÉCRITURE ONTARIOISE AU CONGRÈS DE L'ACFAS

Littérature franco-ontarienne
Enjeux esthétiques

Colloque tenu le vendredi 17 mai 1996

Communications, entre autres, de
François Paré, *La littérature et la détresse*
Marc Vachon, *Daniel Poliquin
et la mémoire urbaine d'Ottawa*
Louis Bélanger, *L'enjeu de la réception
critique québécoise*
François Ouellet, *La figure du père
dans l'œuvre de Daniel Poliquin*
Élisabeth Lasserre, *Un poète au seuil
de l'écriture : l'exiguïté selon Desbiens*
Marie-Chantal Killing, *La chair fait verbe :
L'Homme-papier de Marguerite Andersen*

Organisateurs du colloque :
Lucie Hotte, U. d'Ottawa, (613) 446-5901
François Ouellet, U. Laval, (418) 527-8369

La nouvelle littéraire
en Amérique francophone

Colloque tenu les 16 et 17 mai 1996

Communications, entre autres, de
Mariel-O'Neill-Karch, *Le système narratif
cyclothymique chez Régis Roy*
Ronald Plante, *Conscience et oubli :
modèles possibles du genre narratif bref
franco-ontarien*
Michel Lord, *La parole migrante dans la
nouvelle québécoise et ontarioise*
Table ronde sur la lecture, la pratique,
l'enseignement et l'édition de la nouvelle
Lancement d'un numéro de la revue
Tangence

Organisateurs du colloque :
Michel Lord et Élisabeth Aubé, U. de Toronto
mlord@credit.erin.utoronto.ca

Note : Ces deux colloques ont lieu à l'Université McGill, dans le cadre du congrès de l'ACFAS.



Le Théâtre du Nouvel-Ontario

La saison 1996-1997 marquera le vingt-cinquième anniversaire de fondation du Théâtre du Nouvel-Ontario.

Depuis 25 ans, donc, Le Théâtre du Nouvel-Ontario se consacre au développement de la dramaturgie et à la création d'œuvres dramatiques franco-ontariennes. De André Paiement à Sylvie Dufour, en passant par Jean-Marc Dalpé, Brigitte Haentjens et Michel Ouellette, de nombreux artistes ont trouvé leur voie et développé leur démarche artistique à Sudbury, au sein du TNO.

À l'automne 1997, Le Théâtre du Nouvel-Ontario emménagera dans ses nouveaux locaux, sur le site du Collège Boréal et inaugurera également son nouveau studio de production.

Directrice artistique: Sylvie Dufour

***Le 27 mars prochain,
journée mondiale du théâtre,
le TNO donne le coup d'envoi
à sa campagne
de levée de fonds
pour la construction
de ses nouveaux espaces.
Vous serez invités
à participer
très bientôt!***



**un
théâtre
une
maison
un
avenir**

C.P. 622, Sudbury (Ontario)
P3E 4P8 tel: (705) 675-5606